

E. JEANSELME,  
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris,  
Membre de l'Académie de Médecine.

---

# Histoire Pathologique de la Dynastie d'Héraclius.

---

COMMUNICATION  
faite au Quatrième Congrès International  
d'Histoire de la Médecine  
(Bruxelles, avril 1923)



IMPRIMERIE DE VLIJT, RUE NATIONALE, 46, ANVERS  
— 1927 —

Bibliothèque Maison de l'Orient



149605

# Histoire Pathologique de la Dynastie d'Héraclius.

Par le D<sup>r</sup> E. JEANSELME,

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie de Médecine.

## I.

### LA PSYCHOSE DE L'EMPEREUR HÉRACLIUS. (1)

Parmi les dynasties qui se sont succédé sur le trône de Byzance, la maison d'Héraclius est peut-être celle qui offre le plus d'intérêt aux yeux du médecin et du psychologue.

Elle commence par un des plus hauts faits d'arme des fastes byzantins, l'anéantissement de l'empire des Perses. Mais à peine Héraclius a-t-il vaincu Chosroès, que l'Islam lui reprend les provinces délivrées du joug des barbares. Un siècle s'est à peine écoulé (610-711), que cette dynastie, si brillante à l'origine, s'éteint dans le sang et dans la boue.

Quelles sont les causes de cette fortune et de cette catastrophe ? Elles sont nombreuses et diverses. Au temps de la conquête de la Perse, deux grandes forces morales, gages de la victoire, le patriotisme et la foi, entretiennent la vaillance des soldats d'Héraclius. En luttant contre l'infidèle et l'ennemi héréditaire, ils sont les héros d'une croisade autant que d'une guerre nationale ; animés de tels sentiments, ils sont invincibles.

Mais, quelques années plus tard, ces mêmes soldats, démoralisés et sans chef, se trouvent en présence des hordes sarrasines qui méprisent la mort, qui la recherchent même, car le Prophète a promis les joies paradisiaques aux braves qui tombent dans la mêlée. Dès lors, la victoire change de camp, et les troupes grecques sont vaincues avant que de combattre.

D'autres facteurs, associés aux précédents, interviennent pour expliquer la décadence et la chute rapides de la race d'Héraclius : ce sont les tares physiques et morales dont furent atteints le fondateur de la dynastie, son épouse Eudocie et leur descendance. Seules, ces causes pathologiques seront envisagées dans cette étude.

\* \* \*

Héraclius était issu d'une lignée d'ancêtres illustres. Il comptait parmi ses aïeux paternels Héraclius d'Edesse, qui avait chassé les Vandales de la Tripolitaine. Son père se couvrit de gloire en luttant contre les Perses. A la bataille de Sisirban (590), les soldats byzantins, pris de panique, se débandaient, le général Héraclius arrête les fuyards et rétablit la discipline. Après la campagne, pour reconnaître sa valeur, l'empereur Maurice le nomma exarque

(1) E. JEANSELME. — La Psychose de l'Empereur Héraclius, V<sup>e</sup> Congr. Internat. des Sciences historiques, Bruxelles, 8-15 avril 1923. Compte-rendu, pp. 330-333.

d'Afrique. Cet Héraclius l'Ancien eut pour femme Epiphanie, qui était douce, émotive et mystique. De leur union naquirent quatre enfants, dont l'aîné fut plus tard l'empereur Héraclius et le second Théodore, un illustre guerrier.

Héraclius avait hérité des mâles vertus qui étaient de tradition dans sa lignée paternelle. D'autre part, il tenait de sa mère une nature sensible, une émotivité anormale et une grande pitié. Selon que l'une ou l'autre de ces tendances originelles prédomine, l'empereur Héraclius est un homme d'action à l'égal des plus grands capitaines, ou il tombe dans un état d'indécision, de torpeur et de mysticisme qui obnubile ses belles qualités. Brave jusqu'à la témérité, généreux et magnanime, quand il a foi en sa mission et qu'il se considère comme l'élu de Dieu, il est lâche, sujet à des phobies, « persécuté », cruel, quand il croit que la Providence l'abandonne à cause de ses péchés.

\* \* \*

A l'âge de 36 ans, ce prince s'illustre par une action d'éclat et dès lors son nom appartient à l'histoire. Parti de Carthage, à la tête d'une flotte qu'il a mise sous la protection de la Vierge, il fait voile vers Constantinople dont il s'empare après une lutte héroïque et détrône le despote sanguinaire Phocas (610).

Mais, au lendemain de ce glorieux fait d'armes, il tombe dans un singulier état d'irrésolution. Maître incontesté du pouvoir, il n'ose en assumer les charges. Il offre la couronne à Crispus, beau-frère de Phocas, qui la refuse (2). Cédant enfin aux vœux unanimes du Sénat et du peuple qui l'acclament, il se laisse conduire à Sainte-Sophie par le patriarche Sergius, homme résolu, qui lui impose presque malgré lui le fardeau de l'empire.

Dès son avènement, Héraclius épouse Eudocie dont la fin prématurée le plongea dans une profonde affliction (3). Cependant il ne tarde pas à s'éprendre d'une vive passion pour sa nièce Martina, fille de sa sœur Marie. En vain le patriarche lui représente (4) que les canons de l'Eglise condamnent ces unions entre proches parents comme incestueuses (5), Héraclius ne tient pas compte de ces remontrances, il passe outre (6) (614), et par cet acte impolitique il s'aliène l'affection du peuple et du clergé. Esclave de cette femme ambitieuse, il passe les huit premières années de son règne dans le Palais Sacré où il mène une vie indolente et oisive. Alors qu'une activité prodigieuse eût à peine suffi à réparer les maux causés par l'usurpateur Phocas, il reste dans l'indécision, il discute ce qu'il doit faire sans pouvoir se résoudre à l'action (7).

Cependant, l'empire périclite. La plèbe se soulève ; les grands conspirent et l'ennemi est aux portes de la capitale. Les Avars franchissent le Danube et tiennent la Thrace. Chaque année, au retour du printemps, les Perses entrent en campagne et ravagent les marches de l'empire. En 614 et 615, la Palestine est conquise par Chosroès ; Jérusalem, berceau de la chrétienté, et la Vraie Croix tombent aux mains des infidèles. En ces temps de calamités publiques, Héraclius ne veille qu'à ses affaires privées (8). En 618, la situation s'aggrave encore. Les distributions gratuites de grain sont supprimées (9), car le Trésor

(2) On peut se demander si, en faisant à Crispus cette proposition, il ne voulait pas éprouver un compétiteur éventuel. Cette opinion est d'autant plus vraisemblable que, peu après, Crispus forma un complot contre l'empereur.

(3) NICEPH. CPOLITANUS. — éd. Bonn, p. 8.

(4) *Ibid.*, p. 17.

(5) ἀγνομήζοντες.

(6) NICEPH., p. 17.

(7) CEDR., éd. Bonn, t. I, p. 714 : ταῦτα οὗτος θεώμενος ἐν ἀπορίᾳ ἦν, τί ὀράσει ἰσχυροῦς.

(8) NICEPH., p. 16 : οὐ μὲν οὐδὲ τὰ οἰκεία εὐ θέσθαι προνοίᾳ ἐγγράφει.

(9) CHRON. PASC., éd. Bonn, p. 711.

est vide ; la famine et la peste déciment Constantinople. Incapable de réagir contre la mauvaise fortune, en proie à une de ces crises de découragement qui se renouvelleront plusieurs fois au cours de son règne, Héraclius conçoit le projet d'abandonner le pouvoir et de passer en Afrique (10).

Déjà il se disposait à quitter la capitale, quand le patriarche Sergius essaie de réveiller en lui le sentiment de l'honneur et du devoir. Il l'entraîne à Sainte-Sophie et lui fait jurer sur les Evangiles de vivre et de mourir pour le salut de l'empire. Héraclius se résigne, comme malgré lui, à exaucer le vœu de son peuple, car une volonté trop forte s'oppose à la sienne (11).

\* \* \*

Cette crise inaugure une nouvelle phase de la vie d'Héraclius. Il sort de son assoupissement (12) et toute son énergie va se tendre vers un seul but : anéantir la puissance de la Perse, l'ennemi héréditaire. Pour réaliser ce dessein, il faut de l'or, « le nerf de la guerre », selon l'expression de Georges Pisidès, contemporain et historiographe du prince (13). Comme une stricte économie ne suffit pas à remplir le Trésor public, Héraclius, malgré sa piété exemplaire, n'hésite pas à réquisitionner les objets précieux appartenant aux Eglises, sous promesse d'en restituer la valeur sur les revenus du fisc dès la conclusion de la paix. Grâce à ces subsides, il peut enrôler des troupes et garnir ses arsenaux. Pour faciliter le recrutement de la milice, une nouvelle datée de 619, limite le nombre des diacres et des religieux des différents ordres (14).

Ceci fait, pendant l'hiver de 621-622, l'empereur se retire dans un faubourg de la capitale pour méditer dans la solitude sur ses vastes projets (15). En ce lieu, dit G. Pisidès, s'adressant à Héraclius, tu imitais le prophète Elie ; tu vivais en ermite, te nourrissant non pas d'aliments, comme il semblait, mais de pensées... (16).

Héraclius éprouve l'impérieux besoin de mettre son âme en communication intime avec le Seigneur, de le prendre pour juge de ses desseins secrets (17). Mais, quelles que soient ses tendances mystiques, l'empereur ne consacre qu'une partie de son temps aux exercices spirituels. Loin de s'en remettre uniquement à la Providence du soin d'assurer le succès de son entreprise, il met toutes les ressources de son intelligence, toute sa volonté au service de la sainte cause qu'il a résolu de défendre. Il relit les traités d'art

(10) NICEPH., p. 13.

(11) NICEPH., p. 14 : τὰς δὲ γνώμας τὰς αὐτῶν καὶ οὐκ ἐθελοντὶς ἐστεργε.

(12) Toutefois la date exacte du retour d'Héraclius à l'action ne peut pas être précisée. En 619, l'empereur tombe dans les embûches dressées par le chagan des Avars. Pris de panique, il se dépouille de la pourpre, passe sa couronne à son bras et fuit lâchement (ἀγενῶς, NICEPH., p. 15) à la faveur d'un déguisement. Rentré à Constantinople, il organise la défense et les Avars sont contraints de se retirer, mais ils emmènent 270.000 captifs (NICEPH., p. 16). D'après CEDRENIUS (t. I, p. 717), c'est en 621 que Héraclius recouvre son ardeur pour protéger les chrétiens : ζήλον θεῖον ὑπὲρ τῶν Χριστιανῶν.

(13) G. PISID., *Heracl.* I, éd. Bonn, v. 162 : τὰ νεῦρα τῆς μάχης.

(14) *Jus Graeco-Romanum*, an 619.

(15) G. PISID., *Heracl.* II, v. 108 et suiv.

(16) G. PISID., *Heracl.* II, vv. 133 et suiv. :

Ἐνταῦθα τὸν πρὶν Ἡλίαν μιμούμενος,  
καὶ ταῖς ἐρήμοις ἐμβαστεύων ἑστρέφου.  
οὐ βρώσιν, ὡς εἰδείξας, ἀλλὰ φροντιδίας.

(17) G. PISID., *de Exp. Pers.* I, v. 129 :

θεὸν δικαστὴν τῶν ἀδύλων εἰργάσω.

militaire, prépare des plans de bataille (18), étudie les lieux où doivent se dérouler les combats qui lui donneront la victoire (19).

Sur le point d'entreprendre sa première campagne, il adresse ces paroles au patriarche Sergius : « Je laisse cette ville [Byzance] et mon fils dans les mains de Dieu, de sa Mère et dans les tiennes » (20). Puis il entre dans Sainte-Sophie, chaussé de brodequins noirs en signe d'humilité (21), se prosterne et implore le secours du ciel : « Seigneur Dieu, dit-il, et toi, Jésus-Christ, ne nous livrez pas à la risée de vos ennemis, à cause de nos péchés ; jetez sur nous des regards indulgents et donnez-nous la victoire sur nos ennemis, afin que les réprouvés (22), enflés d'orgueil, ne se glorifient pas de posséder votre héritage » (23).

Saisissant alors l'image de Notre-Seigneur Dieu qui n'est pas faite de main d'homme (24), Héraclius s'embarque pour la croisade.

Contrairement aux prévisions de ses contemporains, l'empereur ne s'engage pas dans l'Euxin pour pénétrer en Perse par l'Arménie (25). Sa flotte descend l'Hellespont et côtoie l'Asie-Mineure, faisant route vers les portes de Cilicie et de Syrie. Pendant la traversée, elle essuie une furieuse tempête qui disperse ses vaisseaux. En cette circonstance, l'empereur fait preuve de décision et déploie le plus mâle courage (26). La mer s'apaise enfin et les vaisseaux peuvent atterrir au port de Pylae auprès duquel Héraclius établit son campement.

Ses troupes, composées de mercenaires, si différentes d'origine, d'aspiration et de croyances, ne constituent pas une force combattive, mais une multitude ignorante et désordonnée (27). Grâce au don de séduction qu'il tient de la nature, Héraclius parvient à communiquer son enthousiasme à ces hommes qui vivaient naguère de pillage et les convertit en soldats du Christ impatients de marcher contre les infidèles.

Il ne lui suffit pas d'inspirer à ses troupes un idéal commun, il leur impose une exacte discipline, mais sans jamais recourir à la rigueur (28).

Il préside aux exercices militaires, et ne craint pas de remplir lui-même l'humble rôle d'instructeur. Il simule des batailles et, pour aguerrir ses trou-

(18) G. PISID., *Heracl.* II, vv. 138-139 :

τυπῶν, προτάττων, εὐστρεπίζων, προσηγάφων  
καὶ σκιματουργῶν τῆς μάχης τὰς εἰκόνας.

(19) G. PISID., *Heracl.* II, vv. 136-143.

(20) CEDR., t. I, p. 718.

(21) *Ibid.* — Les brodequins de pourpre étaient l'attribut de la dignité impériale.

(22) οἱ ἀλάστορες.

(23) CEDR., t. I, pp. 718-719.

(24) *Ibid.* : τὴν θεοεικόνην ἀχειροποίητον τοῦ κυρίου καὶ θεοῦ ἡμῶν.

(25) G. PISID., *de Exp. Pers.*, I, v. 10, dit que Héraclius aborde à Pylae. Son témoignage doit être retenu, car il était l'ami et le confident de l'empereur. — D'après NICEPHORE (p. 17). Héraclius partant de Byzance, fait voile vers le Pont-Euxin, dans l'intention d'envahir la Perse par la province du Lazique. — CEDRENIUS (t. I, p. 719) dit de même : Il navigua par l'Euxin contre les Perses, s'adjoignant les troupes auxiliaires des Turcs et des autres nations. Il rassembla aussi des soldats des thèmes romains...

(26) G. PISID., *de Exp. Pers.*, I, vv. 170-252. — Description très-longue et imagée où le poète fait jouer à Héraclius le premier rôle. Après une journée de lutte, pendant laquelle l'empereur est blessé au pied, la flotte arrive à bon port.

(27) CEDR., t. I, pp. 719-720 : εὐρών δὲ τὸν στρατὸν εἰς φόβον πολλὸν καὶ δεικνύσαν, ἀταξίαν τε καὶ ἀκοσμίαν, καὶ εἰς πολλὰ μέρη διεσπαρμένον, συντόμως πάντας εἰς ἓν συνήγαγε, καὶ νοσητήσας πολλὰ τούτων τὸ πρόνοιμα ἀνέστησε καὶ κατὰ τῶν βαρβάρων ὤπλισε.

(28) CEDR., *ibid.*, p. 720 : παραγγελίας ἀδικίας μὲν ἀπέκασθη, εὐσεβείας δὲ ἀντέκασθη.

pes, ils les divise en deux camps qui se jettent l'un contre l'autre en poussant des clameurs (29).

Pendant les manœuvres, Héraclius tient en main « la redoutable image de la face de l'Homme-Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ (30), » jurant aux soldats de combattre avec eux jusqu'à la mort et de les protéger comme ses enfants (31). Montrant l'emblème sacré, il exalte les courages : « C'est notre roi, dit-il, c'est notre maître à tous, le chef de nos armées ; il est le plus sûr garant de succès de vos armes ; il donne à la victoire une caractère de sainteté. En lui, je mets ma confiance... Marchez donc contre ces ennemis qui adorent les créatures au lieu du Créateur... qui souillent des impudicités les plus honteuses les églises jusqu'alors à l'abri des passions, qui veulent avec leur épée barbare couper la vigne jusqu'à sa racine. C'est à eux que s'applique les paroles du prophète David : « Bienheureux celui qui jette à terre et brise contre la pierre les fils des Perses » (32) » (33).

De cette harangue enflammée et de ses reminiscences bibliques s'exhale un souffle d'ardente foi qui embrase soudain tous les cœurs. Quel contraste entre les deux armées ! Dans le camp ennemi, des femmes impudiques se livrent à des danses lascives au son des cymbales ; dans le camp des Grecs retentit le chant sacré des psaumes (34). Les soldats d'Héraclius ne sont pas des citoyens marchant à la délivrance du sol national, ce sont des néophytes qui aspirent à reprendre aux infidèles le symbole de la Rédemption ! Héraclius est le lieutenant du Dieu vengeur, le ministre des décisions divines. Tenant dans sa puissante main cette armée, docile instrument de sa volonté, il peut désormais entreprendre la conquête de la Perse et passer à l'action.

Alors se déroule une des plus belles épopées des fastes byzantins. Héraclius, qui en est le héros, se montre l'égal des plus grands capitaines. Chaque année, au retour du printemps, il entre en campagne et lance ses troupes fanatique contre l'armée mercenaire de Chosroès. Ce qui fait la force d'Héraclius, durant cette période, c'est qu'il se croit l'élu de Dieu auquel rien ne peut résister.

Dans une circonstance critique (624), soutenu par la foi, il exhorte ainsi les soldats : « Frères, ne soyez pas effrayés par la multitude des ennemis, car, si Dieu le veut, un seul d'entre nous fera fuir mille ennemis (35). Offrons-nous en sacrifice à Dieu, pour le salut de nos frères et acquérons la couronne du martyr afin d'être loués par la postérité ».

A la fin de la seconde campagne (623), Héraclius, incertain du lieu où il doit établir ses quartiers d'hiver, prend le parti de s'en remettre à la Providence. Il purifie par des expiations l'armée pendant trois jours et ouvrant les divins Evangiles immaculés (36), il croit lire qu'il est prescrit d'hiverner en Albanie (37).

Dans la victoire, Héraclius se montre généreux et compatissant. En 623, il libère de leurs liens cinquante mille captifs, parce qu'il avait l'âme miséricor-

(29) CEDR., t. I, p. 719.

(30) *Ibid.*, p. 719. — G. PISID., *de Exp. Pers.*, II, vv. 86-87 :

τὸ φοβικτὸν αὐτῶς τοῦ θεογράφου τύπου.  
λαθῶν ἀπεικόνισμα συντόμως ἔφαξ.

(31) CEDR., t. I, p. 719.

(32) VULGATE, Ps. 136, verset 9 : Beatus, qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram.

(33) G. PIS., *de Exp. Pers.*, II, vv. 99.-114.

(34) *Ibid.*, vv. 240-246.

(35) CEDR., t. I, pp. 723-724 : θεοῦ γὰρ θέλοντος εἰς διώξει κιλίους.

(36) ἄκρυστα.

(37) CEDR., t. I, p. 722. — Cette manière d'interroger le ciel était commune parmi les byzantins.

dieuse (38). Sa bravoure, en cette période glorieuse, n'est pas moindre que son humanité. Quand il faut donner l'exemple, il est toujours au premier rang. A plusieurs reprises, il se comporte en vrai paladin ; il accepte le défi d'un soldat barbare, s'avance entre les deux armées, se mesure en combat singulier avec son adversaire et le pourfend après une lutte héroïque qui force l'admiration des ennemis eux-mêmes (39).

En 628, après la bataille de Dastagerd, au lieu de poursuivre l'ennemi démoralisé, Héraclius offre la paix à Chosroès, et, malgré le refus de celui-ci, il bat en retraite vers l'Arménie pour des motifs mal élucidés. D'Orient, il envoie alors à la capitale un long message (40), que le patriarche lut à l'ambon de Saint-Sophie le 1<sup>er</sup> mai, jour de la Pentecôte. Dans un exorde inspiré par l'exaltation mystique, le basileus se répand en actions de grâce envers Dieu auquel il rapporte tout le succès de son entreprise. Puis, changeant de style, il expose les faits mémorables qui ont illustré la campagne, l'assassinat de Chosroès et l'avènement du parricide Siroès, les motifs qui l'ont obligé à suspendre la poursuite de l'ennemi (41).

Il semble qu'Héraclius laisse son œuvre inachevée. Mais les jours de la Perse sont comptés ; Théodore, frère du basileus, obtient de Siroès la Vraie Croix et la ramporte à Héraclius au palais d'Hérée. Le 14 septembre 628, l'empereur s'embarque à Chalcedoine et aborde au faubourg de Sycae. Arrivé à la Porte d'Or, il revêt les attributs impériaux et monte sur le char de triomphe trainé par quatre éléphants. Aux accents des hymnes religieux, il s'avance, précédé de la Vraie Croix qu'il dépose à Sainte-Sophie. Sept années avaient suffi à Héraclius pour anéantir le redoutable empire des Perses.

\* \* \*

Au printemps de l'an 629, Héraclius se rend en pèlerinage dans la ville sainte. Il porte la Vraie Croix et gravit le Calvaire, chargé de son précieux fardeau.

Ici commence un nouvel acte, le dernier et le plus douloureux de ce drame historique. Au lieu de retourner à Constantinople, le vainqueur de Chosroès retombe dans l'apathie ; il laisse le pouvoir aux mains du patriarche et s'attarde avec Martina, en Syrie, pendant six ans (629-635). L'invasion arabe, qui menace de lui arracher ses conquêtes, le trouve en cet état. Il organise mollement la défense et confie le commandement de ses troupes à ses lieutenants. Les conditions morales qui avaient assuré le triomphe d'Héraclius sur les Perses n'existaient plus alors. Aux mercenaires de Chosroès, l'empereur avait pu opposer une armée de croyants. Mais quels avantages ses troupes maintenant désemparées, sans chef et sans convictions, pouvaient-elles remporter sur les hordes du calife, exaltées par la parole du Prophète qui leur avait inspiré la haine de l'infidèle et le mépris de la mort ! La victoire allait donc changer de camp. Damas est prise et l'empereur s'enfuit à Antioche. A présent il est en proie à des terreurs superstitieuses. Il interprète certains phénomènes naturels comme l'indice d'une catastrophe future. Il se demande avec angoisse s'il n'a pas soutenu une doctrine théologique entachée d'hérésie. Il craint que la protection divine ne l'abandonne parce qu'il a contracté un mariage illicite, mais il n'a pas le courage d'éloigner Martina, dont il reste l'esclave docile jusqu'à sa mort. Théodore raillait la conduite de son

(38) CEDR., t. I, p. 722 : τούτους τῆ συμπαθεί αὐτοῦ ψυχῆ ἐλείψας τῶν δεσμῶν ἔλυσε.

(39) CEDR., t. I, p. 726 : Duel entre Héraclius et un Perse de taille gigantesque qui tenait le pont du Sarus (625). — NICEPH., p. 22 : Combat singulier entre Héraclius et Ἰουζιάνης, l'un des généraux de Chosroès, avant la bataille du Zab (627).

(40) CHRON. PASC., pp. 727-734.

(41) La chute des neiges et le manque de vivres.

frère, il paraphrasait le psaume de David : « Son péché est toujours devant lui », en faisant allusion à l'épouse du basileus.

Dans la cathédrale d'Antioche, devant tout le peuple assemblé, Héraclius fait l'aveu public de ses erreurs ; il se déclare coupable et fait le serment d'abandonner le sol sacré qu'il profane. Sur le point de perdre Jérusalem, il court au Calvaire, reprend la Vraie Croix et se résigne à une retraite honteuse. Après avoir mené quelque temps une vie errante, il se cache avec Martina dans le palais d'Hérée, où il resta longtemps immobile et comme inanimé (42).

Il y coule une existence misérable ; sombre et soupçonneux, il devient cruel ; il fait torturer, peut-être sans preuves décisives, Athalaric, son fils naturel, et Théodore, son neveu, impliqués l'un et l'autre dans un complot (43). Il confie le soin des affaires publiques à des mains inexpertes ; il délègue ses fils pour accomplir les rites sacrés à Sainte-Sophie, les jours de fêtes, et pour assister aux courses du Cirque. Malgré les instances des magistrats et des plus illustres citoyens de la capitale, il ne peut se résoudre à rentrer à Constantinople. Lui qui, autrefois, avait affronté avec un intrépide courage la tempête, il est enchaîné à la rive [asiatique] par une crainte invincible. En proie à la phobie de la mer (44), il n'ose pas franchir les quelques [stades ?] qui le séparent de l'Europe. Il consent enfin (635) à traverser le détroit sur un pont de bateau, dont les bords étaient garnis d'arbres et de feuillages, pour lui cacher la vue de la mer et lui donner l'illusion qu'il cheminait sur la terre ferme (45). Du golfe de Phidalia où aboutit le pont jeté sur le bras de mer, deux routes mènent à la capitale : l'une suit le rivage, l'autre s'en éloigne, c'est elle que l'empereur choisit. Le cortège impérial, précédé de la Croix, la seule des conquêtes d'Héraclius, qui ne soit pas tombée aux mains des infidèles, fait son entrée à Constantinople.

Désormais le nom de ce prince n'est plus mêlé à aucun événement historique. Le peu d'activité qui survit encore en cette homme, jadis si grand, est consacré à des controverses théologiques. La question de savoir s'il existe une ou deux « opérations » dans le Christ passionnait les byzantins. Héraclius, pensait mettre fin à la querelle du monothélisme en publiant d'*Ecthèse* (639). Mais cette profession de foi fut condamnée par le pape. Contraint de la désavouer, l'empereur le fit en des termes qui montrent en quel état d'humiliation il était tombé : « L'Ecthèse n'est point de moi ; je ne l'ai ni dictée, ni commandée ; mais le patriarche Sergius l'ayant composée cinq ans avant que je revinsse d'Orient, il me pria quand je fus à C. P. qu'elle fût publiée en mon nom, avec ma souscription ; et je me rendis à sa prière. Maintenant, voyant que c'est un sujet disputé, je déclare à tout le monde que je n'en suis point l'auteur » (46).

A cette époque, Héraclius est entièrement dominé par l'ambitieuse Martina. Il associe par son testament Héracléonas, fils de celle-ci, à l'héritier légitime, « le nouveau Constantin », l'aîné des enfants de sa première épouse ; il ordonne aux deux empereurs d'avoir pour Martina la déférence due à une impératrice et de l'honorer tous deux comme leur mère.

Pendant que l'empereur règle sa succession, les Sarrasins continuent le cours de leurs conquêtes et envahissent l'Égypte. Pour sauver Alexandrie, le patriarche Cyrus entame des négociations sans en référer à Héraclius. Celui-ci indigné contre Cyrus, le couvre d'injures, l'accuse de trahison et le fait emprisonner. Mais, sa colère apaisée, il se ravise et consent à payer tribut.

(42) NICEPH., p. 28.

(43) NICEPH., p. 29 : Il leur fit couper le nez et les mains. Athalaric fut déporté à l'île du Prince, Théodore à l'île Gaudomèle où il fut amputé d'un pied. Leurs complices subirent les mêmes mutilations.

(44) NICEPH., p. 28 : ἐδεδίει γὰρ ἐπιβῆναι θαλάσσης.

(45) NICEPH., p. 29.

(46) FLEURY, *Hist. Eccl.*, t. VIII, l. 38 1717, p. 356.

Il était trop tard, Alexandrie avait été prise d'assaut et l'Égypte était à jamais détachée de l'empire grec. Peu après cette humiliation suprême, Héraclius succomba le 11 février 641, à l'âge de 66 ans.

\* \* \*

Vers la fin de sa vie, Héraclius devint hydropique. Les descriptions de la dernière maladie du basileus faites par Nicéphore (commencement du IX<sup>e</sup> siècle), Georges Monachus (fin du IX<sup>e</sup> s.), Léon le Grammairien (commencement du XI<sup>e</sup> s.), Cedrenus (fin du IX<sup>e</sup> ou commencement du XII<sup>e</sup> s.) sont à peu près identiques : « ... il fut atteint d'hydropisie dont il mourut; il fut durement puni [à cause de son hérésie], car la maladie empira au point que lorsqu'il devait uriner, il mettait une planche sur son bas-ventre, parce que sa verge était tordue et lançait l'urine vers son visage : c'était la preuve qu'il avait violé les lois en contractant un mariage tout à fait illicite — en s'unissant à sa propre nièce Martina... » (3). Ce passage est très-clair; le prépuce infiltré par l'œdème, contourné en tire-bouchon, imprimait une déviation au jet d'urine. On a peine à comprendre pourquoi Pernice (4) suppose que le basileus était atteint de rétention d'urine avec forte distension de la vessie. Aucune indication ne permet de soupçonner l'origine hépatique, cardiaque ou rénale de cette hydropisie (5).

\* \* \*

Parmi les mobiles qui régissent la nature passionnée d'Héraclius, celui qui prime tous les autres, c'est la foi religieuse, poussée jusqu'à la superstition, exaltée jusqu'au mysticisme. Quand ce prince croit à sa mission divine, le sentiment religieux est un puissant réconfort, il rend son jugement plus droit, son intelligence plus aiguë, sa volonté plus ferme. Mais, aux jours de détresse morale, la crise mystique aggrave l'indécision, l'inertie, la pusillanimité, les terreurs morbides de cette âme si prompte à se laisser abattre par l'adversité. A toutes les étapes de sa vie, en pleine gloire comme aux heures sombres et tragiques, Héraclius est dominé par ses tendances mystiques. Elles occupent toutes ses pensées, elle inspirent toutes ses paroles, elles expliquent tous ses actes.

Comme beaucoup de ses contemporains, Héraclius avait une confiance sans bornes dans les emblèmes sacrés. Dès sa première entreprise, aux mâts des navires qui portent sa fortune, il a fait suspendre de petites chapelles et des images de la Mère de Dieu (47). La redoutable Face du Seigneur qui n'a

(3) καὶ ὁ, μετὰ ταῦτα νόσῳ περιπεσὼν ὑδερικῇ, δι' ἣς καὶ τέθνηκε, δεινῶς ἐπιμωρεῖτο. ἐπὶ τοσούτῳ γὰρ τὸ πάθος ἐπεκτάθη, ὡς ἦν ἄπορεύειν ἐμεῖλα. συνέθα κατὰ τοῦ ἤτρου ἐπέστη, διὰ τὸ στρέφεσθαι τὸ κλῖσιον αὐτοῦ, καὶ κατὰ τοῦ προσώπου τὸ οὖρον ἀναπέμπειν. LEO GRAM, in J. A. Cramer, Anecdota graeca eodd. mss. Bibliothecae Regiae Parisiensis. t. II, p. 339. cf. NICEPH. CPOLITANUS, éd. Bonn, p. 31; — GEORGES MONACHUS, Migne, patr. grecq., t. 110 col. 836; — CEDRENUS, éd. Bonn, t. I, p. 752; — THEOPH., éd. Bonn, t. I, p. 522.

(4) PERNICE, (Angelo). L'imperatore Eraclio. Saggio di storia bizantina. Firenze, 1905, p. 301.

(5) D'après la Chronique de JEAN, évêque de NIKIOU, l'accident ultime fut une inflammation (traduction française faite sur la version éthiopique par H. ZOTENBERG, Not. et Extr. des manusc. de la Bibl. Nationale, t. 24, 1ère part., Paris, 1883, p. 563), ou un état fébrile (... fell ill with fever, and died... trad. angl. faite sur la version éthiopique par R. H. Charles, Londres, 1916, p. 184). On sait que les parties infiltrées s'infectent facilement et qu'il en résulte de l'inflammation et de la fièvre. — Pernice (l. c. p. 301) dit que le basileus mourut dans des convulsions atroces (*fra spasimi atroci*). Mais il ne fournit aucune référence à l'appui de cette assertion. Si le fait est exact, Héraclius aurait succombé vraisemblablement à une crise d'urémie convulsive.

(47) THEOPH. CHRON., Migne, patr. grecq., t. 108, col 625 : ἔκοντα ἐν τῷ καταστῆσι καὶ εἰκόνας τῆς Θεομήτορος.

pas été faite de main d'hommes accompagne (48) et protège l'expédition ; elle est un sûr garant de la victoire. Dans la vie d'Héraclius, cette image d'Edesse, patrie de son glorieux ancêtre, joue un rôle capital. Pendant les préparatifs de la guerre contre les Perses, pour entretenir le zèle du peuple, Héraclius expose souvent à Sainte-Sophie cette image, qui doit pétrifier les ennemis comme le fit autrefois la Gorgone de la fable (49).

Plus tard, elle préside aux manœuvres et soutient le courage des soldats sur les champs de bataille (50).

Héraclius a voué un culte ardent à la Croix. Il aspire à la reprendre (51) et, quand son désir est exaucé, il veut qu'elle participe à son triomphe. Puis, il revêt l'habit du pèlerin et la transporte sur ces épaules jusqu'au Calvaire. Quant l'invasion musulmane menace la ville sainte, malgré l'état d'effondrement moral où il était plongé, Héraclius trouve encore assez de force pour aller reprendre à Jérusalem la précieuse relique, avant d'abandonner la Syrie aux Sarrasins.

Les préoccupations dépressives qui attristent les douze dernières années de ce malheureux prince ont toutes un caractère religieux. Il est poursuivi par des idées obsédantes de culpabilité et il croit que ses péchés ont attiré sur sa tête la vengeance divine.

Dans la nature versatile et changeante d'Héraclius, à part le sentiment religieux et la passion pour Martina, qui sont immuables, tout est mouvant. Lors des périodes d'activité et de confiance en lui-même, Héraclius est généreux et compatissant même à l'égard de ses ennemis. Mais, dans les phases dépressives, il devient cruel. Sans le mettre au rang de Constant II, de Léon III ou de Constantin Copronyme, parce qu'il fit subir à son prédécesseur, le tyran sanguinaire Phocas, un de ces supplices barbares et raffinés dont l'histoire de Byzance fournit de trop nombreux exemples, on peut lui demander compte des mauvais traitements et des tortures qu'il a infligés à son fils naturel, à son neveu et au patriarche Cyrus.

\* \* \*

Tous les historiens modernes qui ont retracé le règne d'Héraclius signalent son manque d'unité. La plupart se contentent d'exposer les faits ; quelques-uns essaient de les expliquer.

« Parmi tous les princes qui jouent un rôle dans l'histoire, dit Gibbon (52), le caractère d'Héraclius est l'un des plus singuliers et un des plus difficiles à concevoir dans son ensemble. Durant les premières et les dernières années d'un long règne, on le voit, esclave indolent du plaisir ou de la superstition,

(48) CEDR., t. I, p. 712 : τὴν ἀχειροποιήτων εἰκόνα τοῦ κυρίου καὶ θεοῦ ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.

(49) G. PISID., *Heracl.* II, vv. 90-93.

(50) G. PISID., *de Exp. Pers.*, I, vv. 139 sq., en donne une définition longue et compliquée :

Λαβὼν δὲ τὴν θείαν τε καὶ σεβάσμιον  
μορφὴν ἐκείνην τῆς γραφῆς τῆς ἀγράφου,  
ἦν κείρες οὐκ ἐγραψαν, ἀλλ' ἐν εἰκόνι  
ὁ πάντα μορφῶν καὶ διαπλάττων λόγος  
ἄνευ γραφῆς μόρφωσιν, ὡς ἄνευ σποράς  
κύβησιν αὐτὸς, ὡς ἐπίσταται...

La chronique de THEOPHANE, Migne, patr. grecq., t. 108, col. 626, reproduit cette définition.

(51) En réalité l'ère des croisades s'ouvre en l'an 622 ; Héraclius est un précurseur et le premier des croisés.

(52) E. GIBBON. — Hist. de la décadence et de la chute de l'Empire Romain, trad. par F. Guizot t. VIII, 1828, pp. 447-448.

se montrer le tranquille spectateur des calamités publiques ; mais entre ces brouillards du matin et du soir, le soleil parut au méridien dans tout son éclat. L'Arcadius du palais devint le César des camps, et les exploits et les trophées de six campagnes périlleuses rétablirent l'honneur de Rome et d'Héraclius. Les historiens de Byzance auraient dû nous révéler les causes de sa léthargie et celle de son réveil... on peut conjecturer seulement qu'il possédait plus de courage personnel que de résolution dans les affaires... »

Faisant le récit des premières années du règne d'Héraclius, Le Beau (53), s'exprime ainsi : « Le lecteur doit être étonné de voir depuis dix ans un prince à la fleur de son âge, issu d'une race de guerriers, guerrier lui-même, qui avoit donné des preuves éclatantes de son courage en arrachant la couronne à Phocas, laisser les plus belles provinces de son empire en proie à des incursions continuelles, et languir dans une indolence léthargique, tandis que chaque année, par un retour aussi régulier que celui des saisons, voyoit revenir les Perses, et avec eux le ravage et la mort. A quoi attribuer cet engourdissement dans le couronnement de son règne, temps, où pour l'ordinaire, les princes les plus nonchalans, jettent quelque étincelle d'activité ? »

Le même auteur, après avoir retracé la période glorieuse, entre dans les considérations suivantes sur les causes de la déchéance finale. « Nous allons voir désormais Héraclius replongé dans cette honteuse inaction, dans laquelle il avoit passé les premières années de son règne. Héros dans la guerre de Perse, les grands efforts qu'il fit alors, épuisèrent ses forces. Fatigué de tant de combats, ébloui de sa propre gloire, il s'endormit d'un profond sommeil, et ne se réveilla qu'au bruit des disputes théologiques, qui glacèrent encore son activité... (54), si l'on partage la durée de son règne en trois dizaines d'années, on trouvera que la seconde fut signalée par des actions héroïques, que la première n'avoit pas fait espérer et que la dernière fit oublier » (55).

Amédée Thierry fait un tableau bref, mais saisissant, d'Héraclius, de sa fortune inouïe et de son destin tragique : « Héraclius, destructeur de l'empire des Perses, aurait été réputé grand entre les plus grands des Césars ; Héraclius aux prises avec le mahométisme naissant, emporté par lui comme par une tempête, perdant tout dans ce naufrage, sa gloire de chrétien et de Romain, la moitié de ses provinces, son génie et presque sa raison, peut être proclamé, sans contredit, le plus malheureux de tous. Cette seconde partie de sa vie n'offre plus à l'historien qu'un douloureux spectacle, celui de l'héroïsme humain sous le poids de la fatalité, se débattant vainement contre des puissances qui ne semblent pas de ce monde ».

Drapeyron dit, non sans justesse, c'est la sensibilité qui domine chez Héraclius ; quand elle est soumise à une forte épreuve, il en résulte une crise intérieure qui peut avoir deux résultats opposés : un enthousiasme aussi puissant que la plus indomptable volonté, ou un énervement qui confine à la léthargie... Ce prince a plus de sensibilité que d'intelligence, plus d'intelligence que de volonté (56).

J. B. Bury considère comme très ingénieuse l'analyse psychologique faite par Drapeyron. Elle paraît expliquer, dit-il, certaines actes en apparence « inconsistent and unaccountable » de la vie d'Héraclius, mais elle ne fournit pas la raison de sa conduite pendant les dix premières années de son règne et pendant la période qui suivit l'anéantissement de la Perse (57). Le même auteur pense qu'il est contraire à la vérité de « torturer » les paroles d'un poète

---

(53) LE BEAU. — Hist. du Bas-Empire, 1768, t. XIII, p. 185 et suiv.

(54) *Ibid.*, p. 323.

(55) *Ibid.*, p. 467.

(56) L. DRAPEYRON. — Héraclius et l'empire byzantin au VIII<sup>e</sup> siècle, thèse de doct. ès lettres, Paris, 1869, p. 26 et suiv.

(57) J. B. BURY. — A. history of the later Roman Empire (395-800), Londres 1899, t. II, p. 208.

ecclésiastique [G. de Pisidie], pour confirmer la théorie qu'Héraclius fut un demi-prophète enthousiaste d'une volonté naturellement débile (58).

Pernice (59) conteste qu'Héraclius ait été faible et indolent au début de son règne. Il s'élève contre ces appréciations qu'il considère comme historiquement fausses. Durant cette première période, dit-il, son caractère fut égal, ferme et laborieux (60). Ce jugement ne laisse pas de surprendre ; il est en contradiction flagrante avec la conduite d'Héraclius à cette époque et avec son projet d'abandonner l'empire et de fuir à Carthage. Quant à la période de dépression finale, Pernice lui assigne des causes nombreuses et diverses, (fatigues de la guerre, surmenage intellectuel, humiliations et chagrins), qui ne peuvent avoir joué qu'un rôle occasionnel. En s'appuyant sur l'autorité de E. Kraepelin, Pernice fait la remarque que les phobies sont toujours associées à d'autres troubles psychiques et surtout à l'affaiblissement de la volonté.

Bon nombre d'hommes de toutes conditions et de tous âges ont, comme Héraclius, des éclipses de la volonté au cours de leur existence. Leur vie se compose d'une succession de phases alternatives d'exaltation et de dépression.

Les sujets affectés de ce type morbide sont issus, pour la plupart, d'ascendants névrosés. Héraclius ne fait pas exception à la règle.

Il avait en lui, pour ainsi dire, deux natures antagonistes, l'une faible, sentimentale et mystique, l'autre ferme et indomptable. Quand celle-ci prévaut, Héraclius se hausse à la taille des plus grands hommes de guerre ; quand la première maîtrise son âme, ce prince valeureux se résigne aux plus humiliantes abdications. Jamais Héraclius n'a connu la juste mesure.

Le type réalisé par ce prince porte dans le langage médical le nom expressif de « cyclothymie ». Au degré le plus faible, elle est physiologique. Nul n'est égal à lui-même, toute sa vie durant. La courbe qui représente l'activité humaine est sinueuse ; elle s'écarte plus ou moins d'une ligne idéale horizontale. Au degré le plus prononcé, la cyclothymie est un état mental fort grave, caractérisé par des crises d'excitation maniaque et de dépression qui peuvent dégénérer en mélancolie anxieuse. Ces désordres psychiques auxquels les psychiatres donnent le nom de « psychose périodique », peuvent atteindre un degré tel qu'ils nécessitent l'internement.

Entre ces deux extrêmes, se placent des états moyens. Les sujets qui en sont atteints continuent de vivre parmi leurs semblables et, quand ils sont de condition privée, leurs proches seuls s'aperçoivent des variations de leur activité psychique. S'ils appartiennent à la vie publique, ils peuvent exercer le pouvoir et accomplir des actions mémorables.

Durant de nombreuses années, Héraclius rentre dans cette catégorie intermédiaire. Jusqu'en 629, il reste sur les frontières de l'état normal et de la psychose. C'est seulement dans la dernière décade de son existence qu'il tombe dans un mysticisme outré et se livre à des actes de cruauté.

La Thalassophobie qui retint longtemps ce malheureux prince sur la rive asiatique est un incident pathologique qu'il convient de mettre en relief.

De cette étude médico-historique, il semble résulter qu'Héraclius fut un mystique, atteint de cyclothymie, qui versa sur le tard dans la psychose périodique la mieux caractérisée (62).

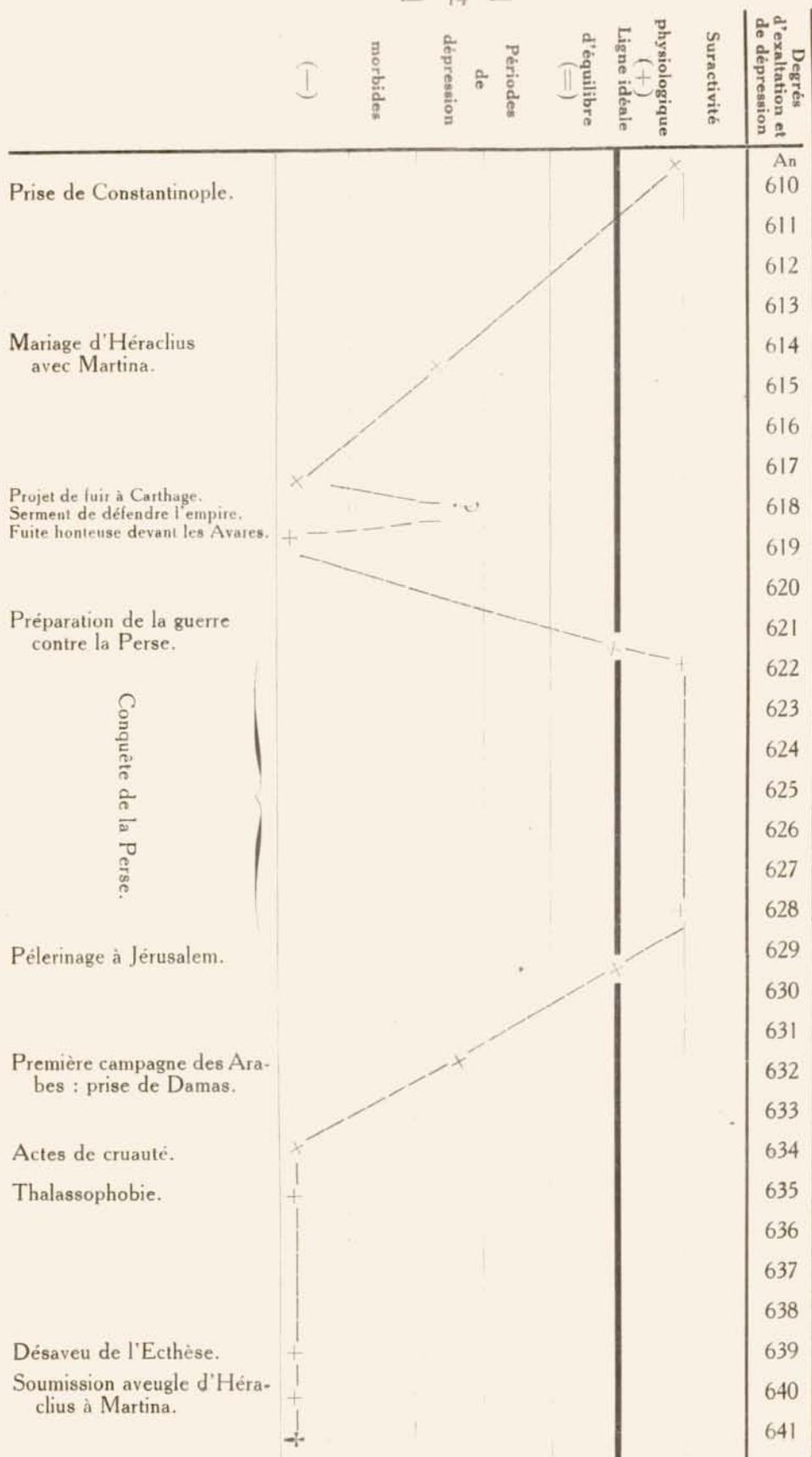
(58) *Ibid.*, t. II, p. 225.

(59) PERNICE. (Angelo). *L'imperatore Eraclio. Saggio di storia bizantina*, Firenze, 1905.

(60) *Ibid.*, p. 291 : eguale, fermo, operoso

(62) Héraclius et Saint-Louis, animés de la même ferveur religieuse, ont plus d'un trait commun. Mais tandis que celui-là est de volonté faible, celui-ci est doué d'une constance qui se dément jamais.

**REPRÉSENTATION GRAPHIQUE**  
des phases alternatives de suractivité et de dépression, observées au cours de la vie d'Héraclius.



## II.

TARES PHYSIQUES ET MORALES  
DE LA DESCENDANCE DE L'EMPEREUR HÉRACLIUS.

Dès son avènement (610), Héraclius avait épousé Eudocie dont il eut deux enfants. La basilissa était *épileptique*. Après son deuxième accouchement, ce mal s'aggrave et elle meurt au palais des Blachernes. Sur les crises convulsives auxquelles l'impératrice Eudocie était sujette, les chroniqueurs ne nous ont laissé aucun détail (1).

Deux ans plus tard, Héraclius s'éprend de sa nièce Martina, fille de sa sœur Marie, et il l'épouse (614). De ce mariage naquirent neuf enfants. Outre ces onze enfants légitimes, l'empereur eut un bâtard Jean, surnommé Athalaric, qui fut impliqué, sans preuves décisives, dans un complot contre la vie de son père.

Des deux enfants du premier lit, l'aîné fut une fille, Epiphanie, dont l'histoire ne mentionne que la date de la naissance (7 juillet 611). Le cadet, né le 3 mai 612, fut Héraclius le jeune, plus tard empereur, sous le nom de Constantin III. Selon l'expression de Cedrenus, il était de constitution malade et, pour ainsi dire, valétudinaire (6). Indécis et sans volonté, il mena une vie effacée dans l'ombre de son père. Lorsque le vieil empereur, en proie à des crises de terreur religieuse, lui confia la lourde charge de défendre l'empire contre les Sarrasins, il fait preuve de la plus complète incapacité. Au lieu de combattre, il tente de faire assassiner le calife Omar ; mais il échoue. Antioche tombe aux mains des musulmans. Il se réfugie à Césarée, dont il s'échappe, à la faveur de la nuit, et laisse la ville sans défense. Son règne de quelques mois fut sans gloire. Son premier acte est dégradant, il fait ouvrir la tombe de son père pour en retirer une couronne d'or de grand prix, qui ornait le chef de l'empereur.

Toujours souffrant, il s'était retiré à Chalcédoine dont le climat plus clément semblait lui être favorable. C'est là qu'il mourut le 25 mai 641. D'après une version fort accréditée, Martina, sa marâtre, l'aurait fait empoisonner. Mais il est vraisemblable qu'il succomba à une hémoptysie d'origine tuberculeuse ou à une hématomérose, comme cela paraît résulter du témoignage d'un contemporain : « Constantin tomba gravement malade ; il vomit du sang, et quand il eut perdu tout son sang, il mourut. Il avait été malade pendant cent jours, c'est-à-dire pendant tout le temps de son règne, depuis la mort de son père Héraclius. On se moquait de l'empereur Héraclius et de son fils Constantin » (7).

\* \* \*

De sa seconde épouse Martina, l'empereur Héraclius eut neuf enfants. Les deux premiers vinrent au monde avec des malformations. L'aîné, Flavius, avait

(1) NICEPH. CPOLITANUS, éd. Bonn, p. 8 : Ὀλίγου δὲ χρόνου διηππεύσαντος νόσου ἐπιληψίας ἢ τοῦ βασιλέως γαμετῆ, Εὐδοκία λιηθεῖσα ἐτελεύτησεν. — CEDRENUS, éd. Bonn, t. I, p. 714 ; la CHRONIQ. PASCHALE, éd. Bonn, t. I, p. 702 ; THEOPHANE, éd. Bonn, t. I, p. 462, mentionnent la date de la mort d'Eudocie sans en indiquer la cause. LEON LE GRAMMAIRIEN, éd. Bonn, p. 147 et suiv. ; JEAN DE NIKIOU, éd. R. H. Charles, Londres, 1916, p. 184 ne signalent même pas la mort de l'impératrice.

(6) CEDR., éd. Bonn, t. I, p. 753 : ἦν δὲ ἀσθενὴς τὸ σῶμα, καὶ ἑκάστην ὥς εἰπεῖν νοσηλευόμενος.

(7) Chronique de JEAN, évêque de NIKIOU, trad. franç. sur la version éthiopique, par H. ZOTENBERG, *Not. et Extr. des manuscr. de la Bibl. Nationale*, 1883, 1<sup>re</sup> partie, pp. 565-566, et trad. angl. par R. H. CHARLES, Londres, 1916, p. 186. — PERNICE (*l. c.* p. 292) suppose qu'il mourut peut-être d'épilepsie comme sa mère, et qu'il était issu de souche tuberculeuse : *e, pare, di tuberculosi* (*l. c.*, p. 293).

le cou «disloqué» au point qu'il ne pouvait tourner la tête d'aucune côté ; quant au second, Théodose, il fut sourd-muet dès sa naissance (8).

Le troisième fils de Martina, Héracléonas, devait, aux termes du testament d'Héraclius, régner conjointement avec Constantin III, fils d'Eudocie ; de ce prince infortuné nous ne connaissons que les malheurs. A l'âge de 19 ans (9), il succède à son père, mais il ne tarde pas à perdre la couronne ; après avoir subi d'atroces mutilations, il est relégué à Rhodes (10) où il mène une vie longue et obscure.

Désormais, il n'est plus question des fils de Martina, et seuls les descendants d'Eudocie, première femme d'Héraclius, occupent le trône.

\* \* \*

Héraclius-Constantin, qui régna sous le nom de Constantin III, n'avait guère plus de 17 à 18 ans, lorsqu'il eut de son épouse Grégoria, un fils aîné Flavius Héraclius, connu dans la suite sous le nom de Constant II.

Ce prince, monté sur le trône, à l'âge de 11 ans, n'hérita d'aucune des belles qualités de son grand père l'empereur Héraclius. Comme lui, il s'adonne avec passion aux controverses théologiques ; il prend part à la querelle du monothélisme et, à l'instigation de Paul, patriarche de Constantinople, il publie un nouvel édit «le Type» sur la nature de Jésus-Christ. Pour se venger du pape Martin, qui avait condamné sa doctrine, il le fait saisir à Rome dans la basilique de Latran (juin 653). Le pontife, malade et au lit depuis huit mois, est transporté dans un navire. En butte aux outrages et aux sévices de matelots transformés en bourreaux, nourri d'aliments grossiers, miné par la dysenterie, Martin débarque presque mourant à Constantinople (septembre 654), après un séjour d'une année dans une prison de l'île de Naxos. Constant II lui fit subir un indigne traitement (11). Martin, dépouillé de ses habits sacerdotaux, fut exposé, à demi nu, sur une terrasse, dans une cour du palais à la vue de tout le peuple. L'empereur, dissimulé derrière une jalousie, contemplait ce spectacle. Puis le pape, chargé de chaînes et le carcan au cou, fut traîné à travers la ville. Jeté dans une prison, où il n'avait pour lit qu'un banc de bois, il n'en sort que pour être relégué à Cherson, lieu d'exil destiné aux grands criminels. Il y succomba, deux ans plus tard, poursuivi par la haine implacable de l'empereur.

A la même époque, l'abbé Maxime et deux de ses disciples subissent un affreux supplice pour avoir combattu la doctrine monothélite. Après les avoir roués de coups de nerf de bœuf, on leur coupa la langue jusqu'à la base pour avoir enseigné une doctrine impie, et la main droite pour l'avoir écrite. Ainsi mutilés, ils furent exposés aux injures de la plèbe, puis exilés dans le pays des Lazès.

En 660, Constant II, alors âgé de 30 ans, met le comble à ses crimes en faisant assassiner son frère, le diacre Théodose, qu'il avait contraint de prendre l'habit monastique.

Devenu odieux à ses sujets, hanté, dit-on, par le fantôme de son frère qui troublait son sommeil, cet autre Caïn, ainsi l'avaient surnommé ses propres soldats (12), résolut de quitter Constantinople et de reconquérir l'Italie.

---

(8) NICEPH. CPOLITANUS, éd. Bonn, p. 16 : τοῦ μὲν πρεσβυτέρου παραιμένον ἐδείκνυ τὸν ἀκούνα ὡς μηδετέρωθι ἐπιστρέφεται οἷόν τε εἶναι. τοῦ δ' αὖ νεωτέρου τὴν ἀκουστικὴν ἀφῆρητο αἰσθησιν καὶ κωφὸν ἔδει ἀπέθανε. — La surdituté du second fils de Martina est également mentionnée dans la chronique de JEAN DE NIKIOU, trad. franç. *l. c.*, p. 581 et trad. angl., *l. c.*, p. 197 : *and the second of her sons was a deaf mute...*

(9) Ou 15 ans : il était né en 622 ou 626.

(10) Chronique de JEAN évêque de NIKIOU, trad. angl., *l. c.*, p. 197.

(11) CONSTANT II était alors âgé de 24 ans.

(12) ABOUL-FARADJ, *Chroniq. syr.*, p. 112.

Après avoir vainement tenté de réduire les Lombards, il se comporte sur les terres de l'empire en véritable pirate. Il accable d'impôts les populations de la Sicile, de la Calabre et de la Sardaigne. Quand les taxes ne sont pas payées, les agents du fisc séparent sans pitié les femmes de leurs maris, les enfants de leurs pères (13). Constant II essaie d'introduire ce système d'exaction en Afrique ; mais les habitants se révoltent et cette riche province tombe aux mains des musulmans.

Constant II réside encore en Sicile pendant six années. Presque étranger aux affaires de l'État, ruiné de débauches, il meurt assassiné dans son bain à l'âge de 38 ans. D'après les chroniqueurs, il fut en proie jusqu'à son dernier soupir à de cuisants remords.

\* \* \*

Constantin IV, Pogonat, fut un prince plus humain que son père ; mais on peut cependant lui reprocher plusieurs actes de cruauté. Au début de son règne, il fit injustement mutiler Germanos, dont la faute était bien légère. Ce jeune homme, aveuglé par l'amour filial, avait protesté contre le supplice de son père coupable d'avoir participé à l'assassinat de l'empereur Constant.

Peu après son avènement, le nouvel empereur est sommé par les troupes d'Asie de partager le pouvoir avec ses deux frères Héraclius et Tibère. Constantin Pogonat attire à Constantinople les délégués des séditeux et les fait pendre sur le bord de la mer, en vue de Chrysopolis où les rebelles avaient établi leur camp.

Sur la fin de son règne, en 680, Constantin ordonne de couper le nez à ses deux frères qui avaient conspiré contre lui (14). Il n'est pas sans intérêt de noter que ce prince était atteint de la goutte, maladie qui alterne ou coïncide avec l'épilepsie et les autres tares nerveuses dans certaines familles (15).

\* \* \*

A 16 ans, Justinien II succède à son père Constantin IV. Ce monstre sanguinaire réunit en sa personne toutes les tares morales de sa race. Fourbe, lâche et féroce jusqu'au sadisme, il pille et pressure ses sujets. Bien que son règne ait duré trente ans, on ne peut citer de lui une seule action utile ou généreuse.

A peine est-il monté sur le trône, qu'il se déshonore par un acte de la plus noire perfidie. Il charge le patrice Léonce de porter au chef des Mardaites une lettre affectueuse et des présents, pour capter sa confiance, mais l'envoyé avait pour instruction secrète de l'assassiner.

L'année suivante, Justinien fait brûler vifs des Arméniens inoffensifs, qui étaient adonnés au manichéisme.

En 692, le prince alors âgé de 22 ans fuit lâchement devant les Sarrasins et abandonne ses troupes à la merci du vainqueur ; pour tirer une vengeance exemplaire des Esclavons qui par leur désertion avaient assuré la victoire de l'ennemi, il fait saisir leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, et les fait jeter dans le golfe de Nicomédie.

Pour suffire aux énormes dépenses qu'exigeait la construction de somptueux édifices, il imaginait chaque jour de nouvelles taxes. Il proscrivait ou condamnait à mort les riches citoyens et confisquait leur héritage. Ses ministres impitoyables infligeaient aux malheureux qui ne pouvaient pas acquitter l'impôt, d'effroyables tortures. Pendus la tête en bas au-dessus d'un feu de paille humide, ils étaient étouffés par la fumée.

(13) ANAST., *de vit. pont. Rom.*, S. Vitalianus. MURATORI, *Rer. Italic. Script.*, III, p. 141 : talem afflictionem posuit in populo, seu habitatoribus, vel possessoribus provinciarum Calabriae, Siciliae, Africae, Sardiniae, ... ut etiam uxores a maritis, vel filios a patre separarent...

(14) ABOUL-FARADJ, *Chroniq. syr.*, pp. 115.116.

(15) Les dynasties des Comnènes, des Paléologues, des Osmanlis, des Carolingiens et des Capétiens fourniraient des exemples analogues. Voir E. JEANSELME, de la dégénérescence de la race Carolingienne et de ses causes pathologiques. *Bull. de la Soc. franç. d'Hist. de la Méd.*, 1922, p. 423.

Cette succession de crimes monstrueux ne tarde pas à susciter une révolte et le peuple demande la tête de Justinien (695). Cependant, sur la prière de Léonce, on lui fait grâce de la vie, on se contente de lui couper le nez et on le relègue à Cherson.

Sa chute ne rabaisse pas son orgueil ; il maltraite les Chersonites qui, las de ses cruautés, veulent le mettre à mort. Instruit de leurs desseins, il fuit et demande asile au Chagan des Chazars dont il épouse la sœur. Il apprend que l'usurpateur Tibère II a réclamé sa tête à son beau-frère ; il se tient sur ses gardes et quand les émissaires viennent pour s'emparer de lui, il les étrangle de ses propres mains. Il quitte précipitamment la cour du Chagan et, peu après, il paraît sous les murs de Constantinople à la tête de 15.000 Bulgares. Trois jours après, il pénètre par surprise dans la place (705). Il se livra aux plus sanglantes représailles. Tous ceux qui avaient pris part à la révolte furent massacrés. Les usurpateurs Apsimar et Léonce auquel il devait la vie furent conduits à l'Hippodrome et jetés à terre devant son trône. Tant que dura la première course de chars, il tint ses pieds sur la gorge de ces malheureux, puis il donna l'ordre de leur trancher la tête.

L'année suivante est peut-être celle où la fureur homicide de Justinien II atteint son apogée. Il condamne le patriarche Callinique à perdre la vue ; il fait jeter à la mer de nombreuses victimes enfermées dans des sacs ; il comble de prévenances et nomme aux plus hauts emplois ceux qu'il voue à la mort, et, après avoir reçu l'expression de leur gratitude, il les fait massacrer sur le seuil du palais ; il invite des convives à sa table et, le repas terminé, il ordonne de les pendre ou de les égorger.

Justinien nourrissait une rancune implacable contre les Chersonites qui avaient voulu le tuer comme une bête malfaisante. Pour en tirer vengeance, il met à la tête d'une expédition le patrice Etienne le Farouche avec l'ordre d'exterminer les habitants de Cherson et de n'épargner âme qui vive (711). Quelque cruel que fût le général, il n'osa pas exécuter ses instructions à la lettre. La plupart des habitants purent échapper à la mort. Les notables furent divisés en trois lots. Sept furent embrochés par les pieds à une tringle de fer, la tête en bas, et brûlés à petit feu ; vingt furent liés et descendus dans une barque qu'on fit couler bas ; quarante furent envoyés à Constantinople avec leurs femmes et leurs enfants.

Justinien irrité d'apprendre que ses ordres cruels n'avaient pas été intégralement suivis, commande à Etienne de revenir sur le champ. Les vaisseaux qui transportaient les troupes essuyèrent une furieuse tempête et la plupart firent naufrage. L'empereur, à cette nouvelle, se déclare satisfait. La mer, dit-il, a prévenu mon courroux en punissant les coupables que je destinais au supplice...

Sur ces entrefaites, les Chersonites terrorisés offrent le trône, d'abord à Elie qui le refuse, puis à Bardane qui l'accepte et prend le nom de Philippique. Justinien, au comble de la rage, poignarde les deux enfants d'Elie encore en bas-âge et livre leur mère aux violences d'un nègre, son cuisinier. Une seconde expédition est envoyée contre les Chersonites avec l'ordre de détruire leur ville et de faire passer la charrue sur son emplacement. Mais la révolte gronde et se propage. Le fils unique de Justinien, Tibère, âgé de 6 ans, est massacré sur les marches de l'église où il s'était réfugié et le monstre abandonné de ses soldats est décapité par Elie. Le dénouement de ce drame sanglant met fin à la maison d'Héraclius.

Jamais Byzance, qui fut témoin de tant de sombres tragédies, ne fut souillée par des crimes plus atroces et plus raffinés.

\* \* \*

Les études de pathologie historique, faute d'arguments décisifs, peuvent rarement conduire à des conclusions fermes. L'arbre généalogique d'une famille souveraine comporte un grand nombre de personnages dont l'histoire ne mentionne que le nom ou, tout au plus, les dates de la naissance et de la

mort. C'est le cas habituel pour les femmes et pour les enfants, à l'exception de l'aîné de chaque génération que l'ordre de succession appelle au trône. Il est donc presque toujours impossible de connaître les tares qu'une mère lègue à son fils, celles que les femmes apportent à chaque génération dans la souche paternelle, celles aussi qui existent chez les collatéraux aux divers degrés : frères ou sœurs, oncles ou tantes, neveux ou nièces, cousins ou cousines. L'hérédité directe ascendante et descendante dans la branche paternelle est, en général, la seule sur laquelle les textes nous fournissent des renseignements assez précis.

Ces considérations s'appliquent pleinement à la dynastie d'Héraclius. Que l'on jette les yeux sur le tableau généalogique annexé à cette étude, il apparaîtra clairement que, sauf quelques rares exceptions (Eudocie, première femme d'Héraclius ; Flavius et Théodose, premier et second fils de Martina), les données de valeur que nous possédons concernent la succession des mâles qui ont régné. En raison de ces lacunes, la présente étude laisse une large place aux conjectures et au doute.

Ces réserves faites, voici les déductions qu'il me paraît légitime de tirer de ce travail (voir le tableau généalogique ci-joint).

Sur les 21 descendants connus d'Héraclius, 11 précèdent du mariage de cet empereur avec sa première femme Eudocie. De ces 11 descendants, 4 échelonnés sur des générations successives nous sont assez bien connus, ce sont : Constantin III (1<sup>er</sup> degré), Constantin II (2<sup>e</sup> degré), Constantin IV, Pogonat (3<sup>e</sup> degré), Justinien II (4<sup>e</sup> degré).

Leur ascendant mâle commun, Héraclius, grand homme de guerre comme ses aïeux paternels, mystique comme sa mère Epiphanie, fut sujet à des accès de phobie et atteint de psychose périodique ; leur ascendant maternel commun Eudocie était atteinte d'épilepsie. Cette double hérédité nerveuse a pesé lourdement sur la descendance d'Héraclius. Constantin III est un débile de corps et d'âme ; Constantin II un odieux tortionnaire, Constantin IV un souverain faible qui ne fut pas exempt de cruauté ; Justinien II un être monstrueux, un fou sanguinaire, l'égal de Néron, de Caligula et de Phocas. Presque tous ont un penchant marqué pour les actions basses, déloyales et criminelles, tares morales qui sont habituelles chez les épileptiques et leurs descendants.

Des enfants nés du mariage de l'empereur Héraclius avec sa nièce Martina, fille de sa sœur Marie, les deux premiers furent atteints de malformations congénitales.

La cause de l'inertie du cou observée sur Flavius, le fils aîné de Martina, reste inconnu. Il ne s'agit certainement pas d'une paralysie obstétricale ou d'un torticolis congénital (16). La céphaloplégie ne peut être incriminée : c'est une paralysie des muscles cervicaux qui survient chez les enfants en bas-âge, donc après la naissance, et elle n'est pas durable. Elle coexiste avec des cas de poliomyélite épidémiques dont elle paraît être une forme peu fréquente (17).

Théodose était sourd-muet, et il le fut dès sa naissance. C'est un point qu'il importe de retenir. Seule, en effet, la surdi-mutité congénitale doit être considérée comme l'expression d'une tare originelle, elle acquiert de ce fait une haute signification tératologique que n'a pas la surdi-mutité acquise qui s'observe souvent à la suite d'une maladie infectieuse du jeune âge, telle que la rougeole, lorsqu'elle se complique d'otite. En pareil cas, chez le nouveau-né, l'organe de l'ouïe est normal ; mais sa destruction précoce entraîne nécessairement la mutité, car l'enfant qui ne perçoit pas les sons ne peut les reproduire. Héraclius avait épousé sa nièce ; or la surdi-mutité congénitale est fréquente chez les sujets nés d'unions consanguines

(16) J. B. BURY, A history of the later Roman Empire (395-800), Londres, 1889, t. II, p. 213 dit de Flavius qu'il avait : *a wry neck*. Mais cette interprétation paraît erronée.

(17) FERNANDEZ FIGUEIRA. — *Arch. de Méd. des Enf.*, t. XXII, 1919, p. 125 et t. XXIII, 1920, p. 530.

## TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA MAISON D'HÉRACLIUS

